

LA GRANDE MALADE



ET VOILÀ, madame, on était à Paris, ma sœur Moydia et moi. Moydia avait quinze ans et moi dix-sept et on ne se sentait pas de jeunesse. Moydia a la peau si fine que je reste à la regarder en me demandant comment elle fait pour avoir des opinions. Elle est toute blanche sauf ses pommettes qui étaient alors d'un rose rouge. Ses dents sont des dents de lait et elle a une drôle de petite figure très jolie. Elle avait envie d'être comme les Françaises de la grande époque, *tragique*, *triste* et « terrible » à la fois, mais en plus féroce, en moins *pur* peut-être, et elle voulait pourtant mourir et renoncer au cœur comme une vierge. Voilà bien une noble mais impossible ambition, *n'est-ce pas*, madame ? C'était ainsi avec Moydia. Quand on vivait en Norvège, on s'asseyait au soleil pour lire Goethe et on n'était pas d'accord avec lui du tout :

— Il est *pompeux*, trop *assuré* et bien trop *facile*, cet individu, elle disait en serrant les dents. Oui, mais dans ce cas les gens disent que nous n'y connaissons rien.

Moydia et moi on est russes et on n'aurait jamais su que notre grand-mère était juive s'il n'était arrivé quelque chose de terrifiant, un accident tel qu'on n'en avait encore jamais connu... Comment ça ? C'est que

notre grand-mère a eu la *permission* de boire du champagne sur son lit de mort et, vous savez, le champagne, leur religion l'interdit aux juifs. Alors, « damnée » pour damnée (à la fois dans son agonie *et* d'avoir cette « permission »), elle a forcé mère à boire du champagne à son tour, afin qu'elle vive damnée comme la mourante dans sa dernière extrémité. Juives, donc, on l'est et on ne l'est pas. On est *d'où* on est. En Pologne, on est polonaises, en Hollande, on est hollandaises et ici, en France, on est françaises. Un jour, madame, vous verrez, on ira en Amérique et on sera américaines.

Maintenant j'ai oublié tout ce que je savais du polonais, du russe et du hollandais, sauf un poème pourtant. Ah ! Ce poème, ce petit morceau de poème ! Un truc très émouvant, lourd, doux... un fragment de langage. Il fait que tout le corps se sent de la compassion parce qu'il est comme une statue grecque, mutilé quoiqu'entier, et en même temps, madame, complet comme une vie.

Maintenant que je suis à Paris, je rends hommage à Paris. Au début c'était avec un grand chapeau. Je ne suis pas grande, vous savez, et normalement un grand chapeau ne me va pas. Je l'ai tout de même mis en hommage. C'était un brouillamini de fleurs avec une plume souple qui ressortait tellement que ma figure y était au milieu d'un jardin. Maintenant je ne le mets plus. Il m'a fallu pour ça remonter dans ma connaissance jusqu'au souvenir de mon père qui est l'endroit d'où je peux le considérer et savoir quel air il avait quand il

revenait de la neige fraîche. Je ne le voyais pas vraiment alors. Maintenant je vois qu'il était réellement beau durant toute cette période où je n'y pensais pas du tout... avec sa toque d'astrakan, son manteau à brandebourgs et tous ses boutons d'argent, avec ses hautes bottes brillantes qui le prenaient juste au-dessous du genou. Puis je me rappelle la fenêtre d'où je regardais en bas et apercevais la calotte d'un certain chapeau... un feutre rouge extraordinaire, mystérieux. Maintenant donc en hommage pour cet homme je porte de petits chapeaux. Un jour quand j'aurai de l'argent, j'aurai des chaussures plus hautes qui m'iront jusqu'au genou. Voilà pour moi, madame, mais pour Moydia ce n'est pas pareil. Elle a un *beau souvenir au présent* qui tourne autour d'une cape et par conséquent maintenant elle porte une cape, tant que quelque chose d'encore plus austère ne viendra pas chasser la cape. Mais il me faut vous expliquer.

D'abord, comme j'ai dit, nous sommes très jeunes, et, avec de l'audace en plus, on devient facilement *tragique*, n'est-ce pas ? Ainsi Moydia, qui a pourtant deux ans de moins que moi, s'est consumée presque tout d'un coup.

Vous savez comment c'est Paris en automne, quand l'été quitte les feuilles. Il y a deux automnes que je suis ici avec Moydia. Le premier était triste mais léger au cœur, comme quand on a tous ses amants en vie malgré le froid. On marchait dans les Tuileries, moi avec ma petite casquette et Moydia avec un manteau de laine, car c'était la sorte de manteau qu'alors elle portait. On

achetait des bonbons bleus et roses devant le Guignol et on riait quand les marionnettes se rossaient, Moydia avec sa figure tendue sous sa peau au parfum de citron et des larmes qui lui coulaient des yeux à cause de la perfection de toute chose : les marionnettes au combat, les arbres nus, le sol tout encombré de leurs feuilles... et aussi le bassin. On s'arrêtait au bassin. L'eau était pleine jusqu'au bord de feuilles de nénuphar et Moydia disait que c'était bien dommage que les femmes se jettent dans la Seine pour n'être plus qu'un élément de sa tristesse au lieu de se jeter dans un bassin aussi parfait que celui-ci, où c'est l'eau qui deviendrait leur élément. On se désespérait car les gens ne vivent ni ne meurent en beauté et ils ne prévoient jamais rien et séance tenante on disait qu'on allait faire mieux.

Après ça et presque aussitôt j'ai remarqué que Moydia devenait un peu trop expansive. Elle versait son sucre dans son thé de trop haut et elle parlait très vite. Voilà où en étaient les choses cet automne-là avec ma sœur Moydia.

Et bien sûr on a attrapé tout d'un coup des goûts maniérés. On accrochait de grands rideaux au-dessus de notre lit, on parlait d'amants, on fumait. Et moi je me promenais avec des pantalons de satin en hommage à la Chine qui est un pays extraordinaire qui a de la *majesté* parce qu'on ne peut pas le connaître. C'est comme un gros livre qu'on peut lire mais sans le comprendre. Ainsi je parlais de la Chine à Moydia et on gardait trois oiseaux

qui ne chantaient pas en guise de symbole du cœur chinois. Et Moydia se couchait sur son lit, elle était de plus en plus agitée, comme une histoire qui n'a ni début ni fin, rien qu'une passion semblable à l'éclair.

Elle passait son temps à gigoter, les jambes en l'air, à déchirer des mouchoirs et à pleurer dans son oreiller. Mais quand je lui demandais pourquoi elle faisait tout ça, elle se redressait et disait d'un ton larmoyant :

— Parce que je veux *tout* et me consumer dans ma jeunesse !

Un jour donc, elle a tout connu. Moi ce n'est pas pareil, bien que j'aie deux ans de plus que Moydia. Je vis plus lentement, seules les femmes m'écoutent tandis que Moydia les hommes l'adorent. Ils ne l'écoutent pas d'ailleurs, ils la regardent. Ils la regardent quand elle s'assied et quand elle marche. Elle s'est mise brusquement à marcher et à s'asseoir tout autrement. Ses mouvements faisaient tous une sorte de tempête *malheureuse*. Elle avait un amant, elle riait et elle pleurait à plat ventre sur son lit en pleurnichant :

— Ah ! c'est *merveilleux* !

Et peut-être en effet, madame, c'était merveilleux. Parmi tous ses admirateurs, elle avait choisi le plus connu, nul autre que monsieur X. Sa grande renommée l'avait aminci. Il s'habillait très *soigneusement*, vous savez, avec des gants blancs, des guêtres et une cape, un très beau truc avec un col militaire. Il était *grave* et *rare* et vous regardait fixement, d'un œil pas du tout, mais

l'autre guettait derrière son monocle pareil à l'œil sans paupière d'un poisson qui se tient en eau profonde. Il était le *protégé* d'un baron. Le baron l'aimait beaucoup, il l'appelait son *poupon prodigieux* et ils faisaient des farces ensemble pour amuser le Faubourg. Voilà en ce qui concerne monsieur X, du moins du temps de sa gloire, quand il était, disons, la *belle d'un jour*, occupé à écrire des fables sur les souris et les hommes. Mais il terminait toujours ses histoires par des paragraphes *très âcres* contre les femmes.

Moydia s'est mise à cultiver une voix de gorge. Elle était devenue une *habituée* de l'Opéra. Féroce et papillonnante, elle dansait autour de monsieur X pendant *l'entracte*, tirant sur ses fleurs et en éparpillant les lambeaux autour d'elle tandis qu'elle allait fredonnant :

— *Je suis éternellement !*

Les assistants considéraient ça d'un mauvais œil mais le baron était enchanté.

Comme ma sœur et moi on avait toujours été beaucoup ensemble, de même alors on était beaucoup ensemble. Quelquefois j'allais rendre visite au baron avec elle et j'ai passé beaucoup d'heures dignes rien qu'à les observer. Quand le baron recevait, il était très gai et maîtrisait bien son espèce d'immaturité âgée. Moydia jouait les chatons ou la grande dame suivant les besoins du moment. Si monsieur X paraissait l'oublier, même un instant, elle faisait la *gamine*, lui tirant la langue quand il avait le dos tourné, lui disant d'une voix sifflante :

— Ah ! tu es belle !

Sur quoi il se retournait, riait et elle lui tombait tout d'un bloc sur les genoux, raide et *enragée*. Il passait un bon moment à la cajoler et à lui demander ce qu'elle avait, de sa voix légèrement éraillée féminine. Une fois, elle ne voulait pas ouvrir les yeux et elle criait et lui faisait toucher son cœur, en disant :

— N'est-ce pas que le monstre bat comme un fou ? Et il la taquinait pour qu'elle en dise la cause.

Alors battant des mains, elle a fondu en larmes et a crié :

— Je vous donne avec mon corps beaucoup trop de destinées. Je suis Marie en route pour la *guillotine*. Je suis Marie la Sanglante sans avoir vu le sang. Je suis Desdémone mais où est mon Othello ? Je suis Hécube et Hélène. Je suis Grétel et Brunehilde. Je suis Nana et Camille. Mais je ne m'ennuie pas autant qu'elles. Quand donc vais-je m'ennuyer *comme il se doit* ?

Il s'ennuyait, lui, et il l'a fait descendre de ses genoux. Alors elle s'est jetée sur lui, lui a tiraillé les vêtements et déchiré ses gants. Puis avec un souverain calme elle a dit :

— Je suis sidérée du peu que je vous aime.

Mais une fois à la maison, il m'a fallu la mettre au lit. Elle tremblait, elle riait et elle avait l'air d'avoir de la fièvre.

— As-tu vu sa figure ? C'est un monstre, un produit du *malaise*. Il *veut* que je sois son sacristain. Il voudrait que je l'enterre. J'en suis sûre, Katya. Pas toi ? C'est un

vieux bonhomme. Il en est arrivé à sa fin mortelle. Il est bestialement aux prises avec le mot « fin ». Mais la Mort lui a donné un sursis. Oh ! je l'adore, elle criait. Je l'adore, je l'adore, oui, je l'adore ! Et elle a refusé de le voir, ce qui l'a mis tout à fait hors de lui, au point qu'il est venu en personne. Elle s'est mise à courir devant lui sur toute la longueur du hall. J'entendais le claquement aigu de ses talons et sa voix zézayante qui chantonnait la citation :

— *Le héron au long bec emmanché d'un long cou. Et elle entrait d'un bond dans le jour en s'exclamant : C'est La Fontaine, La Fontaine magnifique !*

Et on entendait le tapement de sa canne derrière elle.

Puis l'automne dernier, avant que ce dernier hiver s'installe (vous n'étiez pas encore là, madame), Moydia est allée en Allemagne pour rendre visite à papa et avant son départ on a veillé toute la nuit, Moydia, son amant et moi. Nous avons trop bu, j'ai chanté ma chanson hollandaise et parlé longtemps de façon incohérente de mon père, de sa toque, de ses bottes et de ce magnifique manteau qu'il avait. À Moydia cela faisait plaisir et cela me faisait également plaisir, mais pour monsieur X on faisait sûrement figure de mendiante en train de se rappeler une richesse passée. Donc j'ai dansé une danse tartare, en enrageant que mes bottes n'atteignent pas mes genoux et pendant ce temps Moydia avait la tête appuyée contre l'épaule de son amant, tous deux étaient soudés comme s'ils avaient été un emblème. Cependant quand j'ai eu fini de tourner il m'a appelée et m'a

chuchoté que j'aurais bientôt une paire de grandes bottes et j'en ai eu une grande joie. Mais Moydia a sauté :

— Je n'aime pas cet individu-là, Coucou. Ou bien je l'aime ? Dans ses moments d'affection elle l'appelait toujours Coucou, comme s'il s'était agi de quelqu'un d'autre. Je n'aime Coucou que quand je suis saoule. Et comme pour le moment je ne suis pas saoule du tout, je ne l'aime donc pas du tout. Oh, nous autres, femmes russes, nous buvons énormément mais c'est pour devenir plus sobres. Et ça c'est quelque chose dont les autres peuples ne tiennent pas assez compte, n'est-ce pas Katya ? C'est parce que nous sommes trop extravagants que nous n'atteignons pas à la justice... nous atteignons la poésie. Vous voyez, vous m'adorez et je vous le *permets*, elle disait, car c'est ainsi avec les Polonaises.

— Les Russes, il a corrigé. Et il était là à regarder fixement le mur à travers le montant de son monocle.

Donc Moydia partait en Allemagne pour rendre visite à papa qui est voyageur de commerce maintenant : il achète et vend des diamants. Il nous envoie de l'argent à condition de nous voir au moins une fois par an. Il est ainsi. Il dit qu'il ne va pas laisser ses filles tourner en une chose pour laquelle il n'aimerait pas payer. Il nous envoie parfois de l'argent de Russie, parfois de Pologne, parfois de Belgique ou bien d'Angleterre. Il a dit qu'il allait venir un jour à Paris, mais il ne vient pas. On s'y perd dans toutes ces sortes d'argent, on ne sait jamais ce qu'on va pouvoir dépenser, il faut faire très attention, ce qui

est peut-être le but recherché. Mais à ce moment-là Moydia avait perdu toute prudence. Elle s'est achetée une nouvelle robe pour plaire à monsieur X, dans laquelle voyager et qui, en même temps, n'alerte pas père. C'était donc une robe pleine d'astuce, très subtile et émouvante. Elle était tout en plumetis, avec un corsage très serré et sur le corsage, entre les seins, il y avait, brodé au fil très fin, un agneau égorgé. Cela voulait tout dire, vous voyez, et rien dire aussi bien. Et cela pouvait satisfaire père et amant à la fois.

Après qu'elle a été partie, j'allais tous les après-midi au café pour attendre son retour. Elle ne devait pas rester partie plus de deux semaines. C'était l'automne où j'ai ressenti une grande tristesse, madame. Je lisais énormément et je marchais, seule. J'avais besoin de solitude. Je suis allée aux Tuileries une fois de plus pour visiter le bassin. Je marchais sous les arbres où le vent était froid et il y avait là beaucoup de gens qui n'avaient pas l'air gais. Cette année-là l'automne n'était pas venu de la même manière. Déjà en septembre il était accablant. On aurait dit qu'un catafalque s'apprêtait à entrer dans Paris venant de très loin et que tout le monde le savait. Les hommes boutonnaient étroitement leurs manteaux et les femmes penchaient leurs ombrelles comme s'il allait pleuvoir.

Dix jours ont donc passé et le climat était pesant avec un brouillard qui effaçait presque tout. On pouvait à peine voir la Seine quand on la traversait sur les ponts, les statues dans les parcs avaient toutes disparu, les

sentinelles avaient l'air de poupées dans des boîtes, le sol restait humide, les braseros dans les cafés donnaient à plein. Alors tout d'un coup j'ai compris : l'amant de Moydia était mourant. Et c'est en effet cette nuit-là qu'il est mort. Il avait pris froid la nuit du départ de Moydia et ça n'avait fait qu'empirer. Il paraît que le baron ne l'a pas quitté et que, quand il s'est rendu compte que monsieur X allait vraiment mourir, il l'a fait boire. Ils ont bu ensemble toute la nuit jusque tard dans le matin. Le baron l'a voulu ainsi :

— Car autant qu'il meure, il disait, comme il est né. Sans le savoir.

Je suis donc allée immédiatement chez le baron, tout droit jusqu'à sa porte en haut où j'ai frappé. Mais il ne voulait pas me laisser entrer. Il disait à travers la porte que l'amant de Moydia avait été enterré le matin même. Et j'ai dit :

— Donnez-moi quelque chose pour Moydia. Et il a dit :

— Que pourrais-je vous donner ? Et il a ajouté : Sauf un nom immortel, il n'a rien laissé. Et j'ai dit :

— Donnez-moi sa cape. Et il m'a donné sa cape, à travers l'espacement de la chaîne sur la porte, sans me regarder et je suis partie.

Cette même nuit Moydia revenait d'Allemagne. Elle avait une fièvre terrible et elle parlait à toute vitesse comme un enfant. Elle voulait aller directement chez monsieur X. J'ai eu toutes les peines du monde à la garder dedans. Je l'ai mise au lit et lui ai fait du thé. Mais je ne

pouvais pas tenir en place, je lui ai apporté la cape et je lui ai dit : — Coucou est mort, voici sa cape, elle est pour toi. Elle a dit : — Comment est-il mort ? De quoi ?

J'ai dit : — Il est tombé malade la nuit où tu es partie, ça s'est transformé en fièvre et ne l'a pas lâché. Le baron est donc resté avec lui à boire toute la nuit pour qu'il meure comme il est né, sans le savoir.

Moydia s'est mise alors à taper des deux mains sur le lit en disant : — Buvons ! Et prions Dieu afin que je meure de la même mort. Nous avons passé la nuit à boire et à parler ensemble de façon décousue. Vers le matin elle a dit : — La vie est belle maintenant ! Et elle a pleuré puis s'est endormie et à midi elle était tout à fait en forme.

Cette cape, madame, maintenant elle ne la quitte plus. Les hommes la trouvent belle dedans et c'est vrai qu'elle lui va très bien, vous ne trouvez pas ? Elle a grandi plus vite que moi, elle peut passer pour l'aînée, n'est-ce pas ? Elle est gaie, gâtée, *tragique*. Elle verse son sucre de trop haut dans son thé. C'est tout. Il n'y a rien de plus à dire sauf que mes bottes ont été complètement oubliées dans la *débâcle*. Le jour suivant il y avait dans les journaux des pages et des pages sur monsieur X et sur toutes il portait une cape. On les a lues ensemble Moydia et moi. Il y a peut-être même eu quelque chose de publié sur lui en Amérique ? À vrai dire, on parle un peu le français, il faut se remettre en route maintenant.